

Cher monsieur Cooper,

Je pourrais sans doute vous contacter de manière plus directe par e-mail, mais, en me donnant la peine d'écrire à la main, je suis incitée à choisir mes mots avec soin et en étant parfaitement consciente de m'adresser à un auteur.

Je voulais vous dire que j'avais beaucoup apprécié votre livre, Lettres mortes. La scène où Harry Gordon mange la pêche (penché en avant, un bras retenant sa cravate de soie verte, tandis que le jus du fruit baptisait son autre poignet de chemise) a offert un bref parfum estival à une journée anglaise bien pluvieuse. Et cela m'a rappelé dans la foulée le plaisir quasi décadent qui accompagne la dégustation d'un fruit bien mûr..., plaisir malheureusement si rare.

Cordialement,

Eve Petworth

Chère madame Petworth,

Votre gentillesse me va droit au cœur. C'est toujours une joie de découvrir ce que pense une lectrice et encore plus agréable de recevoir une lettre. (Un plaisir malheureusement si rare.)

Deborah McKinlay

Je suis d'accord avec vous au sujet des fruits. La plupart du temps, on ne trouve que ces trucs d'aspect artificiel. J'ai lu un jour que les fruits pas mûrs étaient uniquement bons pour ce que vous autres, Britanniques, appelez jam¹. Je ne suis pas versé dans les confitures, mais votre lettre m'a fait réfléchir à la valeur de l'effort dans tout ce qu'on entreprend ; alors, peut-être vais-je tenter ma chance.

Bien à vous,

Jackson Cooper

1. Pour désigner la confiture, les Américains utilisent plutôt le mot *jelly*. (Toutes les notes sont du traducteur.)

Chapitre 1

— Hellooo !
Jack connaissait ce « Hellooo ! » qui l'aurait profondément agacé dans toute autre circonstance, mais, à 5 heures de l'après-midi, lorsque vous avez occupé le plus clair de votre journée à méditer sur la récente débâcle de votre deuxième mariage, toute forme de distraction se révèle la bienvenue. C'était Lisa Milford. Elle habitait en face de chez Jack, dans Sea Lane.

— Jackson, je viens d'apprendre pour Marnie et toi, dit-elle.

Comme maintes fois auparavant, elle était entrée par la porte de la cuisine. Véritable moulin à paroles, Lisa avait autrefois trouvé son auditoire en la personne de Marnie.

— Je suis vraiment désolée, ajouta-t-elle.

À en croire sa robe courte, Lisa sortait d'une partie de tennis. C'était une petite brune menue et pimpante, et sa tenue lui aurait donné des allures de poupée si ses avant-bras nus n'avaient pas été couverts de délicates taches de rousseur.

Trop heureux de ne plus devoir supporter sa propre compagnie, Jack sourit et l'accueillit encore plus chaleureusement qu'à son habitude.

Jusqu'alors, Lisa Milford ne constituait qu'un élément mineur dans son existence, ses bavardages évoquant le léger bourdonnement d'un appareil lointain... qu'on pouvait facilement ignorer.

Mais ce soir, ils restèrent un moment debout dans la cuisine, puis s'installèrent sur les chaises en bois, à l'écart de la table, l'un en face de l'autre, et bavardèrent tranquillement, comme deux parents d'élèves à la sortie de l'école, deux camarades solidement liés par la même expérience.

Le mari de Lisa l'avait quittée, l'été dernier, après une interminable liaison. Jack se dit que le moins qu'il pût faire, c'était d'offrir un verre à cette femme.

Puis un deuxième.

Et, même en compagnie d'une pipelette, le cerveau de Jack sembla se mettre en veille, tandis que dame Nature entamait le chant des sirènes en s'adressant à d'autres parties de son anatomie.

Lisa, qui souffrait de solitude, mais n'en demeurait pas moins consciente du magnétisme que Jack Cooper exerçait sur elle depuis près de trois ans, se pâma aussitôt en réponse au premier et léger signal d'une main s'attardant sur sa taille.

Tant et si bien que Jack n'eut plus qu'à se laisser faire dans l'étreinte qui suivit le moment où elle l'effleura par mégarde tandis qu'il versait leur troisième verre de vin. Ensuite, dans la pièce que l'agent immobilier avait qualifiée de « véranda » et que personne n'avait plus nommée depuis lors, quand Jack l'entraîna

habilement avec lui sur la banquette-lit recouverte de couil bleu et blanc, où Marnie aimait s'allonger pour admirer les couchers de soleil, ce ne fut pas sans une certaine fièvre que Lisa posa ses deux mains impeccablement manucurées sur le torse de Jack.

Même s'il ne devait sa fougue qu'à son pur instinct, Jack aurait néanmoins poursuivi..., sauf qu'en se détournant pour ôter le dernier obstacle de tissu léger avant de se donner à lui sans restriction, Lisa émit un petit rire de gamine qui rompit le charme. Et les sens de Jack se mobilisèrent. Ou plutôt se démobilisèrent. Dame Nature, qui avait auparavant pris le contrôle de son physique et de son mental, l'abandonna de manière aussi soudaine que radicale.

Sur le coup, Lisa n'y vit que du feu. Elle se retourna vers lui et l'étreignit avec un regain d'énergie et de détermination. Mais ses halètements ralentirent peu à peu et finirent par s'estomper.

— Jaaack ?

Elle s'écarta et le dévisagea.

Jack croisa son regard et vit une femme banale, presque trop humaine. Il se détacha en soulevant les cuisses de Lisa de son bas-ventre et se redressa.

— Désolé, ma belle...

Il ramena ses cheveux en arrière et se leva en l'obligeant à se déplacer.

Lisa, debout et toute nue, tressaillit légèrement et murmura :

— Ne t'inquiète pas, Jack. *Moi*, je ne suis pas lesbienne.

Il la regarda fixement.

— Et Marnie l'a sans doute toujours été, s'empressa-t-elle d'ajouter d'un ton qui se voulait compréhensif.

Tu ne transformes pas les gens en homos. Ils le *sont*, c'est tout.

Interloqué, Jack reboutonna son pantalon et alla récupérer la robe de tennis.

— Merci, dit Lisa quand il la lui tendit.

Mais, plutôt que de la remettre, elle la tint en boule contre sa poitrine.

— Peut-être qu'on devrait simplement aller chez moi, suggéra-t-elle, histoire de se détendre, boire un verre dans le jacuzzi ou un truc comme ça.

Elle se pencha vers lui et approcha une main tendre et engageante de sa joue.

Jack l'éloigna en lui attrapant le poignet comme s'il extirpait un ver de terre de sa salade.

— Ce soir, je déclare forfait, dit-il.

Puis, soulagé de voir que Lisa se décidait enfin à se rhabiller, il sourit pour adoucir la réplique. Elle semblait toute petite et vulnérable en se baissant pour récupérer ses dessous.

— Désolé... On se verra plus tard dans la semaine. Je t'appellerai.

— Promis ?

— Promis.

Elle rajustait encore la robe de tennis sur ses hanches quand il ouvrit la porte.

Plus tard, et bien plus ivre, Jack sortit une carte postale du tiroir du haut de son grand bureau en chêne. Au recto figurait un paysage marin, véritable festival de nuances turquoise. Mais son œil s'attarda sur un bateau rouge, à peine esquissé, dans le coin supérieur droit. C'était un tableau séduisant, la reproduction

d'une huile réalisée par une autre voisine à lui, Julie Hepplewhite. Elle possédait un atelier devenu galerie dans Melon Walk. Le genre d'endroit – Jack l'avait remarqué – dont les Hamptons, et notamment Grove Shore, semblaient regorger depuis quelque temps : trop pittoresque pour être vrai et un soupçon artificiel, encore que l'établissement de Julie, *The Gallery on Melon*, se détachait du lot, songea-t-il. Au moins, elle savait tenir un pinceau.

Mais en contemplant son œuvre sous la lampe de bureau qu'il venait d'allumer, il ne retrouvait rien de Julie elle-même ou de son côté plus tendre. Contrairement au cafouillage de ce soir, cela avait été une conquête banale, à l'issue d'une soirée qui, de fil en aiguille, s'était tout naturellement terminée chez lui. D'une simplicité biblique, en somme.

L'un et l'autre avaient quasiment oublié l'incident. Si d'aventure Jack flânait un samedi à la galerie, parmi la foule de touristes, pour jeter un regard évasif sur les tableaux exposés et choisir quelques cartes postales, Julie le gratifiait d'un sourire et d'un « Salut, Jack ! » en encaissant. Et il répondait : « Salut, Julie ! » Banal.

Jack retourna la carte, puis s'empara d'un stylo noir dans une boîte de café recyclée en pot à crayons qui, comme toujours, en contenait une bonne dizaine, et il écrivit :

*Ma chère Eve Petworth,
Êtes-vous cuisinière ?*

Jack Cooper

* * *

En plein cœur de la campagne anglaise, dans une maison incarnant à elle seule la quintessence du style british, Eve Petworth déplaça de quelques centimètres sur la gauche une photo encadrée, afin de poser, sur un piano rarement utilisé, un vase-bouteille en cristal. L'air absent, elle respira brièvement les fleurs jaunes qu'il contenait. Un geste machinal. Elle était préoccupée et ne prêta guère attention au parfum. Quoi qu'il en soit, l'arôme de ces roses (« *Golden Celebration* », vous aurait précisé Eve) lui était aussi familier que celui de la cire d'abeille, des feuilles de laurier ou du zeste de citron. Elle se tourna alors et observa Izzy.

Izzy, qui avait suivi sa mère, traversa la pièce d'un pas décidé. Elle souleva vivement le loquet d'une fenêtre et poussa la vitre comme pour s'envoler au travers.

L'espace d'un instant, les rôles s'inversèrent, tandis qu'Izzy devenait la mère, et Eve, l'enfant, attendant qu'Izzy annonce la couleur. Elle n'eut pas à patienter longtemps.

— On va prendre un Campari, annonça Izzy.

Dans le contre-jour, le soleil soulignait sa blondeur.

Sa blondeur indomptable, songea Eve, si spectaculaire, comparée à son propre brun-roux fané.

— D'accord, répondit-elle.

Eve détestait le Campari.

Plus tard, elles mangèrent un ragoût de faisán. Dans la matinée, Eve l'avait sorti du congélateur, puis de sa boîte en plastique, avant de le réchauffer sans plus de cérémonie, ignorant l'étiquette rédigée de sa propre main qui signalait : SAUCE À RETRAVAILLER. Effectivement, pensa-t-elle après une première bouchée. Eve prit une

cuillère de sel dans la salière en argent posée devant elle et en saupoudra son assiette, mais cela n'améliora guère le plat.

Izzy, pour sa part, ne fit aucun commentaire sur la sauce et hasarda, presque inconsciemment, un léger reproche en disant que le ragoût de faisan était peut-être un peu hivernal pour un déjeuner de juin. Elle avait raison sur ce point, bien sûr.

Mais Eve avait découvert que la volonté de cuisiner, même pour cette occasion particulière, l'avait abandonnée. Elles célébraient l'anniversaire de la mort de la mère d'Eve, la grand-mère d'Izzy. Virginia Lowell s'était éteinte par un après-midi frais et ensoleillé comme celui-ci, douze mois auparavant, jour pour jour. Izzy avait donc eu l'idée de marquer cette journée.

— Je vais venir, maman ! hurlait-elle presque dans le combiné en l'appelant de Londres, une semaine plus tôt.

Eve entendait la circulation en fond sonore et imaginait Izzy, vêtue d'une tenue à la fois pro et tendance, galopant d'un rendez-vous important à l'autre, tel un pur-sang affairé.

— On devrait au moins se faire un déjeuner sympa, toutes les deux. On ne peut pas se comporter comme si c'était un jour comme les autres.

Eve avait perçu des reproches dans ces propos et acquiescé, comme elle le faisait toujours avec Izzy, qui avait rapidement raccroché en coupant court à toute discussion. L'affaire était conclue.

Izzy se tourna vers l'extrémité de la table. Elle avait descendu de son ancienne chambre (qu'elle utilisait toujours lorsqu'elle était de passage) un petit portrait

de sa grand-mère pour le poser contre la chaise, si bien que le fantôme de la défunte trônait comme sur un autel et veillait sur elles pendant le repas. Izzy leva son verre en direction du visage enjoué et dit :

— Tchîn-tchîn, ma chérie !

Puis, son stoïcisme inébranlable reprit le dessus et elle ravala une larme qui menaçait de couler.

Eve savait que le décès de Virginia avait causé à Izzy non seulement un immense chagrin, mais également un véritable choc ; si peu de choses lui arrivaient qu'elle n'ait elle-même souhaitées ou prévues.

— Mais elle était *jeune*, n'avait cessé de protester Izzy, lorsqu'Eve lui avait annoncé la nouvelle par téléphone, alors que Virginia frisait les quatre-vingts ans.

Encore que Virginia n'eût jamais admis son âge en public. Et aucune personne l'ayant rencontrée ne l'aurait deviné ; elle était restée belle jusqu'à la fin.

À sa mort, Virginia habitait depuis sept ans avec Eve, sa fille unique, mais leur vie sous le même toit n'avait jamais été facile malgré les six chambres, les quatre salles de bains, la cuisine généreuse et les multiples pièces de réception que comptait la maison d'Eve. C'était une question de personnalité. Virginia en cumulait quatre à elle toute seule.

— Je t'ai volé la vedette, ma chérie, avait-elle dit plus d'une fois à Eve.

Outre le fait d'être une beauté, une femme d'esprit et une bonne vivante, la mère d'Eve n'en demeurait pas moins garce.

Eve, dont le mari avait mis les voiles assez tôt (comme Virginia l'avait prédit), s'était scrupuleusement occupée de sa mère sans se ménager, y laissant

sa liberté, son assurance et son amour-propre. Mais de tout cela, Virginia l'en avait dépossédée depuis la naissance, et notamment depuis que le père d'Eve avait succombé à une crise cardiaque (une tragédie que son épouse avait eu tôt fait de s'approprier, en dépit des tensions déjà présentes dans leur couple) quand Eve avait cinq ans.

Le veuvage de Virginia avait vu défiler toutes sortes d'amants et le passage éphémère d'un second mari, mais ce fut toujours à Izzy, en qui elle se reconnaissait, qu'elle réserva son affection la plus tendre. Aujourd'hui, Izzy avait souhaité siroter les Campari à l'extérieur et, quand Eve expliqua qu'on avait repeint le mobilier de jardin la veille et qu'il n'était pas encore sec, elle avait répliqué : « Tu aurais dû le faire repeindre à Pâques » d'une voix qui ressuscitait Virginia d'une manière saisissante.

En y repensant, dans la quiétude compassée de la salle à manger, Eve ne pouvait se remémorer un seul véritable désaccord entre sa mère et sa fille. Il y avait eu de nombreuses disputes, certes, des journées où chacune se plaignait avec virulence des défauts de l'autre. Mais ces crises d'hystérie s'évanouissaient toujours aussi vite et aussi illogiquement qu'elles avaient éclaté. Et, une fois de plus, Eve se retrouvait en minorité et on l'ignorait.

Après une part de tarte au citron, davantage de saison, et autour d'un café, l'évocation en toute impartialité (du point de vue d'Eve, du moins) de quelques souvenirs de leur vie avec Virginia, Izzy alla rendre visite à une vieille camarade de classe, et Eve, soulagée, débarrassa la table.

Comme Gwen était partie pour la journée, elle rinça couverts et assiettes et les rangea dans le lave-vaisselle. Elle l'aurait fait, de toute façon, même si Gwen avait été là.

Gwen disait d'ailleurs souvent qu'elle ignorait pourquoi Eve la payait, car elle avait si peu à faire ces temps-ci. En réalité, elles savaient toutes les deux pourquoi Eve rémunérait Gwen en la faisant venir du village trois fois par semaine. C'était pour sa compagnie, agréable et fidèle.

Quand la cuisine fut rutilante et impeccable, parfait reflet d'Eve elle-même (bien qu'elle ne l'eût jamais admis), elle s'assit à la table sous la fenêtre qui donnait sur le prunier, puis sortit la carte postale de Jackson Cooper – Jack – de derrière le porte-documents de cuir fauve, où elle conservait ses recettes découpées dans les journaux, et la relut.

Eve gagna ensuite la bibliothèque et s'installa au bureau à cylindre, où elle avait rédigé les adresses des invitations pour le baptême d'Izzy, signé les papiers de son divorce, établi la liste des courses pour les funérailles de sa mère, puis elle ouvrit le mince ordinateur portable bleu qu'Izzy lui avait offert au dernier Noël. Il y avait une adresse de contact sur le site web de l'auteur.

Cher Jack Cooper,

Non, je ne suis pas cuisinière de profession.

Eve Petworth.

Vous cuisinez pour le plaisir, alors ?

Jack

*Pour la discipline, l'apaisement et le réconfort.
Et vous ?*

Pour le plaisir

* * *

Jack porta la bière à ses lèvres en grimaçant.

— Arrête d'acheter cette saloperie, Dex. Sinon, n'en apporte pas chez moi. Apporte-moi de la bière européenne avec un vrai goût de bière. Ce truc-là donne l'impression qu'on a pissé dedans.

— C'est pas le moment de me prendre la tête, Jack. Jack comprit le signal.

— O.K., je t'écoute, dit-il d'un ton plus affable.

— J'ai un souci, avoua Dex en prenant une gorgée de sa canette.

— Amour ou argent ?

Dex éclata de rire.

— Tu penses que ça se résume toujours à ça ?

— Oui, en dehors de la mort, de la peste et de la guerre. D'un autre côté, il se peut que je sois un gars totalement superficiel.

— En fait, il y a comme une accalmie dans ma vie amoureuse, reprit Dex en jetant un œil à sa montre. Mais ça ne fait que quatorze heures ; alors, pas question de me laisser bouffer par ça. Quant à ma situation financière, statu quo ou presque..., c'est-à-dire pas géniale.

— Tu veux un coup de main pour le fric ?

Dexter Cameron haussa les épaules avec une élégance décontractée. Une seconde nature : il était acteur.

— Naaan, merci... Vivre fauché, c'est comme porter un fardeau : on s'habitue à adopter la bonne posture.